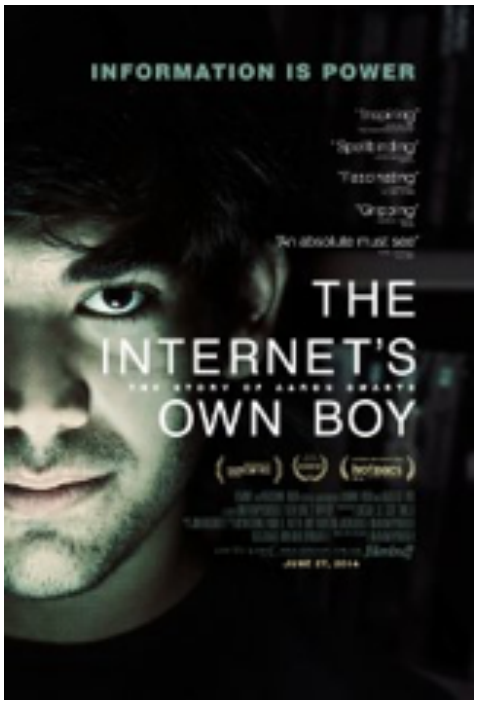
M@n@gement
2015, vol. 18(5): 372-387

Unplugged - Voices: The Internet's Own Boy: The Story of Aaron Swartz (2014)

La recherche en management et en organisation gagne à s'inspirer des arts, de la culture et des humanités pour repenser les pratiques mais aussi nourrir ses regards. La vie des organisations n'est qu'artificiellement séparée de la vie ordinaire : tous les objets sont alors propices à étonnement, inspiration, voire problématisation. La sous-section "Voices" donne l'occasion à des chercheurs et des non chercheurs de livrer une interprétation d'un objet du monde culturel ou artistique. Les objets interprétés sont ou non directement liés au monde des organisations, résonnent ou non avec une temporalité présente, mais ont en commun d'être intrigants. Ces interprétations produisent une mosaïque de variations sur un même objet.



Dirigé par Brian Knappenberger
Produit par Luminant Media and Unjustsus Films

http://www.takepart.com/internets-own-boy

Introduction - Aaron Swartz, au risque de la liberté

"I don't like standing near the edge of a platform when an express train is passing through.
I like to stand back and, if possible, get a pillar between me and the train.
I don't like to stand by the side of a ship and look down into the water.
A second's action would end everything.
A few drops of desperation."

Sir Winston Leonard Spencer-Churchill[1]

Jean-Philippe Denis, RITM, Université Paris-Sud

jean-philippe.denis@u-psud.fr

Le sentiment de honte est un des plus grands motifs de philosophie assurait Deleuze, lisant Primo Levi. C'est, peut-être, d'une manière ou d'une autre, le fil conducteur qui lie par-delà la diversité des métiers, des expériences, des choix de vie, les contributions qui suivent et qui se penchent sur ce si spécial Aaron « si c'est un homme » Swartz.

Quel désespoir pousse à accomplir l'irréparable ? Peut-on voir un motif unique dans les suicides de Primo Levi, de Stefan Zweig, de Kurt Cobain ou dans l'éternelle tentation de se jeter par-dessus bord d'un Winston Churchill ? On pense ici bien sûr au grand analyste du suicide qu'était Durkheim. Mais plutôt que d'y recourir, on a préféré prendre l'option de quelques témoignages.

Les auteurs qui ont collaboré ci-après livrent en filigrane quatre versions, comme autant de manière de traduire le phénomène Aaron Swartz à la lumière aussi de leurs champs de préoccupations respectifs. C'est ce qui fait la richesse de ces regards croisés, qu'ils viennent d'une entrepreneure et romancière qui côtoie le pouvoir de la finance et des médias ; d'une journaliste qui aime à se définir comme femme de l'ombre et connaît au plus près le monde de la lumière, celle des mondes politiques et médiatiques ; d'un des plus fins connaisseurs de l'industrie musicale que l'on puisse convoquer ; et puis d'un prof de management, qui a croisé les chemins des trois autres, au gré de ses propres projets. Tous partagent aussi une passion et une conviction communes : la langue ne saurait se manier autrement que pour ce qu'elle a toujours été : une arme.

Dans ces regards, on lira des essais, des explications, des sonnettes d'alarme, des avertissements comme autant d'invitations d'abord à penser plus loin. Dans tous les cas, ce qui unit ces textes c'est un espoir commun : qu'un jour, le monde de demain pourrait être autre chose que ce qu'il a toujours été ; celui où le grand nombre aurait le droit, la chance et les moyens d'exister un peu plus, plutôt que de vivre sous l'emprise des choix effectués par quelques-uns, dans les petits cercles dont il faudrait être pour avoir accès à la possibilité d'une vie.

Parce que le message premier de cet Aaron Swartz qu'on imagine si bien

1. Extrait de Churchill - Taken from the Diaries of Lord Moran : The Struggle for Survival, 1940-1965, Norman S. Berg Publisher, Limited, 1 juin 1976. Cité par Ghaemi S., « Winston Churchill and his 'black dog' of greatness », The Conversation, 23 jan. 2015. https://theconversation.com/winston-churchill-and-his-black-dog-of-greatness-36570

déambuler sur son vélo, c'était celui-là : ne baissons jamais les bras quand on veut emprisonner notre liberté.

La liberté première, ici, aura été celle de l'éditeur. Olivier Germain a accepté l'augure de ces « regards » aussi « croisés » qu' « improbables » dans une communauté académique traditionnellement plutôt habituée à fonctionner entre « pairs ». C'est peut-être d'ailleurs pourquoi de ces écrits surgit aussi quelque chose qui ressemble à une aberration : celle qu'aucune machine, qu'aucun algorithme, jamais, ne pourrait imaginer. A cette aberration, on associera donc l'image d'un gamin. Sourire aux lèvres, sachant parfaitement quel mauvais coup il est en train de fomenter, il branche son disque dur. Et il commence à télécharger. Au risque - toujours immense - du contre-pouvoir.

Par-delà l'éditeur, les co-auteurs expriment leurs remerciements aux rédacteurs en chef de la revue M@n@gement, tant pour avoir laissé se déployer cette initiative que pour leur confiance dans la façon dont il a été jugé bon de la conduire à terme.

Comment nous avons tué AARON SWARTZ

Flore Vasseur, auteur
vasseur.flore@gmail.com

Brian Knappenberger a voulu honorer son ami mort par un film en licences libres, diffusé gratuitement sur Internet, incarnant là les valeurs d'un des plus grands pourfendeurs de la connaissance. Il a réalisé une œuvre à hauteur d'homme, sur l'intelligence décapitée.

Génie de l'internet à la gueule d'ange, inconnu du grand public, allergique aux marques et distinctions, aux effets de manche comme de cour, Aaron Swartz était très aimé, de très peu. Sa tribu se laisse peu approcher : Tim Berners Lee, l'inventeur du Web, Larry Lessig, l'homme de loi du cyberespace, Cory Doctorow, agiteur de l'internet libre. Il y a ses frères de sang et de combat, ses compagnes, celles et ceux qui comprenaient à peu près ses codes sociaux et surtout moraux. Ensemble, ils ont partagé un bout d'enfance, de rêve, des projets surtout.

Je n'ai pas connu Aaron, je n'ai pas eu le temps. Certains de ses amis sont devenus les miens. A travers eux, je sais bien que je le cherche lui.

Aaron travaillait tout le temps, ne vivait que pour ses idées. C'était un cerveau de sage dans un corps d'enfant, qu'il négligeait. Celui-ci se vengeait en le torturant de crampes d'estomac qui le terrassaient. Peu à peu, il s'est mis à se méfier de tout ce qu'il avalait, alimentation et information.

Aaron était pointilleux, exigeant, insupportable sans doute. Il se frayait un chemin d'intégrité, méprisait la facilité. Il s'est battu contre nos renoncements. Persuadé d'être dans le vrai, il s'agaçait qu'on ne le comprenne suffisamment.

Aaron avait de grandes idées, une vision de l'homme diablement ambitieuse. Aaron était le prince du hack, au sens noble : il aimait comprendre comment fonctionnaient les systèmes (son ordinateur, les media, la politique) pour faire en sorte qu'ils soient utiles au plus grand nombre, à l'intérêt général. L'Internet, ce cortex mondialisé qui ne se reposait jamais, devait aider l'humanité à se réaliser, à exercer son vrai pouvoir, sa raison d'être. Le but de l'homme n'était pas de devenir riche, célèbre ou immortel. Mais de faire progresser la vie en donnant à l'univers la conscience de lui-même. Solaire, indépendant, magnétique, Aaron savait être l'enfant d'une chance historique. Il avait compris que la technologie pouvait servir à autre chose qu'à divertir pour asservir.

Il était né en même temps que l'internet, avait grandi avec lui. Il est mort avec. Au mieux, Internet fait passer la pilule. On y partage le superflu, ses likes et photos de chats. Internet fait oublier ou affadit le réel. L'essentiel de la matière est verrouillé derrière des péages ou noyé dans la masse de « media porn ». Promesse d'affranchissement de la population, Internet est un puissant outil de surveillance mais aussi de formatage des rêves, goûts et désirs. Bientôt des destins puis de la vie elle-même. Outil de liberté, il est une arme de contrôle total. De terrassement.

Cela faisait des années que le FBI l'avait dans son radar. Aaron était trop doué, trop libre. L'argent ne l'intéressait pas. Il était devenu millionnaire par accident (il avait participé à la création d'un réseau social pour geek devenu monstre). Il voulait libérer le savoir, l'information, exécrait les media, l'édition. Brillant, adoubé par la Silicon Valley qu'il arpentait, à 14 ans tout juste avec son gros cartable.

Aaron voulait agir, impacter le réel. Il ne s'est pas remis de ce dont il a été le témoin. Il a vu les puristes se faire mettre dans l'ornière par les marketeurs et businessmen, Internet se faire dépecer de sa substance sur l'autel du profit. Il a vu l'argent gangréner son terrain de jeu, comme il l'avait fait pour la politique, l'éducation, la nature, les relations humaines. Aaron a vu avant tout le monde la corruption, morale, à l'œuvre. Il n'était pas seulement un codeur, même de génie. Visionnaire, il comprenait la matrice, les forces à l'œuvre.

Pour les autorités, Aaron était dangereux, non parce qu'il volait des cartes de crédit, mais parce qu'il voulait libérer le savoir. Toute sa vie, Aaron a œuvré pour que la connaissance se diffuse, en accès libre. Il souhaitait que les scientifiques puissent capitaliser sur les travaux des uns et des autres sans avoir à payer ou tout recommencer. Il a téléchargé, en masse, sur les serveurs du MIT, des publications scientifiques protégées par le droit d'auteur. Il voulait créer une énorme encyclopédie en accès libre de la recherche. Il a franchi la ligne jaune et est tombé dans une spirale Kafkaïenne. Le gouvernement américain l'a stoppé en le poursuivant en justice et le menaçant de 35 ans de prison. Aaron était promis à un destin exceptionnel qui s'est crashé sur les bunkers de l'Amérique post 11 septembre. Sa faille a été de croire au fond que son pays valorisait l'intelligence et l'audace. Il a cru aux bonnes intentions de son pays. Au droit, à la justice, au bon sens.

La folie de la cabale lancée contre lui par le juge Holder l'a pris de court. L'Amérique déteste l'intelligence dès lors qu'elle entend échapper aux logiques de rentabilité, à son système. Elle se méfie de ceux qui doutent et honnit ceux qui lui tendent un miroir.

Ironie de l'histoire, la fondation Bill & Melinda Gates, qui tire sa puissance astronomique du commerce d'un code verrouillé, investit chaque année près de deux fois le budget de l'OMS dans des projets de recherche scientifique. Elle a annoncé en 2015 qu'elle conditionnait dorénavant chacun de ses financements à la levée du droit d'auteur, comme le rêvait Aaron Swartz. Cela vient tard, trop tard. Mais Aaron n'en finit pas d'impacter le réel.

La vie d'Aaron est celle d'un terrible malentendu, le reflet tragique de ce qu'est devenue la première puissance au monde. On peut se remettre de la méchanceté d'un gouvernement. Mais pas de la bêtise de ses contemporains.
Aaron est le symbole de ce message envoyé à la jeunesse et à tous ceux qui auraient le malheur de vouloir s'affranchir de leur sort d'individu conditionné. Il a alerté mais nous avons regardé ailleurs. Il s'est battu seul puis a renoncé. Non à lui mais à nous.

AARON SWARTZ, Saint Patron de l'Internet Libre

Candice Marchal, journaliste

Le 4 décembre dernier, 3 semaines après les attentats meurtriers à Paris, Le Monde publiait une note du Ministère de l'intérieur relative à la lutte contre le terrorisme sur le web. A l'instar de la Loi sur le Renseignement, proposée après les attentats de Charlie Hebdo et de l'Hypercasher en janvier (et promulguée en juillet), quoi de plus logique pour le gouvernement que de surfer sur l'émotion des Français, de miser sur la léthargie et la peur ambiantes, et de tenter une nouvelle fois le passage en force de lois liberticides.

Dans le viseur de cette note interne, les connexions wifi libres et partagées, les cybercafés, les cartes téléphoniques et surtout un outil encore mal identifié par le grand public mais bien connu des acteurs du web et des défenseurs de l'anonymat, un outil à l'acronyme digne de la mythologie : TOR.

TOR ou The Onion Router est un réseau de navigation préservant l'anonymat des recherches et des échanges, créé pour contrer un système de surveillance étatique croissant, plébiscité par les journalistes et les dissidents politiques, en danger dans leur pays d'origine et qui veulent néanmoins communiquer sans risque. TOR sert alors de plateforme où transitent des services « cachés », dont les plus essentiels, notamment pour les journalistes et leurs sources, protègent l'anonymat de façon la plus sécurisée possible.

En lisant donc cet article où transpirait une fois de plus la volonté de notre Etat de rogner sur nos libertés individuelles, certains noms d'oiseaux me venaient en tête, mais très vite, plus vivace que jamais, un prénom et un nom : Aaron Swartz.

Je ne suis ni programmatrice, ni codeuse, ni crackeuse/hackeuse, mais ma curiosité de journaliste m'avait amenée à lire il y a quelques années un papier sur un jeune Américain, militant de l'internet libre et qui cumulait expertise technique, stratégie et activisme politique. Aaron Swartz était alors sous le coup de multiples chefs d'inculpation, basés sur une loi datant de 1986 sur la sécurité informatique. A voir l'évolution des techniques, des outils et des usages, autant vous dire qu'elle était fort dépassée.

Malheureusement, malgré de nombreux et constants soutiens, Aaron Swartz ne put supporter le poids de ce procès et se donna la mort le 11 janvier 2013 à New-York, à l'âge de 26 ans.

Un an plus tard, le réalisateur Brian Knappenberger présentait au Festival de Sundance un documentaire hommage: « The Internet's Own Boy : A Story of Aaron Swartz ». Evidemment en accès libre, tel qu'Aaron l'aurait voulu.

Le documentaire s'ouvre sur cette réflexion de Henry David Thoreau (La Désobéissance civile, 1849) qui résume assez bien le ton du film :

> « Unjust laws exist; shall we be content to obey them, or shall we endeavor to amend them, and obey them until we have succeeded, or shall we transgress them at once[1]? »

Je conseillerai à tout journaliste de voir ce documentaire. Il est essentiel pour comprendre qu'aujourd'hui, les combats pour nos libertés en tant que citoyens, journalistes et pour la protection des sources, doivent être plus vifs que jamais.

L'histoire d'Aaron Swartz est un concentré d'innovations, d'engagement, d'auto-enseignement, mais il ne s'en contente pas et va mettre ses compétences et son génie informatique au service des autres, un altruisme spontané et efficace.

1. « Des lois injustes existent : nous satisferons-nous de leur obéir ou tâcherons-nous de les amender, de leur obéir jusqu'à ce que nous y ayons réussi, ou les transgresserons-nous sur-le-

Le documentaire de Knappenberger nous retrace le parcours d'Aaron depuis sa plus tendre enfance : curieux, aimant apprendre, il sait parfaitement lire à l'âge de 3 ans, et commence au même âge à s'intéresser à l'ordinateur familial. A 12 ans, il sait déjà programmer et créé InfoBase, que l'on peut considérer aujourd'hui comme l'ancêtre de Wikipedia. A 13 ans, Aaron fait partie du comité qui élabore le RSS (outil de diffusion et de mise à jour des contenus) auprès de Tim Berners-Lee, l'inventeur du World Wide Web, lui-même militant d'un internet ouvert à tous. Dès 15 ans, il se penche sur la question du copyright et rejoint alors Lawrence Lessig, défenseur réputé de la liberté sur internet, autour du projet Creative Commons, pour une meilleure diffusion libre de la culture pour tous. Il lance par la suite Open Library, une base de données gratuite, recensant tous les livres publiés dans toutes les langues, en intégralité ou en extrait.

Très jeune, Aaron Swartz se positionne donc clairement en faveur d'un internet gratuit, libre, partagé. Il s'engage à garantir un accès public au domaine public. Pour démontrer l'incohérence de PACER, un système payant d'accès aux documents publics de justice, il va jusqu'à télécharger 20 millions de pages issues de la Cour Fédérale. Ce qui lui vaudra ses premiers ennuis avec la police.

Lui qui n'aimait pas l'enseignement prodigué à l'école, a toujours compensé ses absences par des lectures approfondies sur les réseaux. Il ne comprend pas que les publications académiques soient récupérées par une société qui les revend par abonnement aux universités et aux étudiants. Et pense déjà au-delà des frontières : les étudiants à l'autre bout du monde, dans des pays pauvres, ne peuvent pas se permettre de payer ces sommes. A ses yeux, le legs des scientifiques doit être gratuit et non récupéré par des compagnies marchandes.

En 2011, en se branchant sur les serveurs du MIT, il télécharge massivement 4,8 millions d'articles scientifiques. Mais cette fois, il a affaire aux services secrets dont le rôle s'est considérablement renforcé avec le *Patriot Act,* et l'affaire prend des proportions démesurées.

Le début des années 2010 correspond à une grogne sociale généralisée, l'apparition dans nos écrans de Wikileaks, des révoltes arabes, des Anonymous, des mouvements protestataires. Aaron développe des aspirations politiques. Il s'engage contre SOPA (Stop Online *Piracy Act)* et PIPA, des propositions de loi qui menacent la liberté d'expression et les libertés civiles des internautes. Il créé pour l'occasion *Demand Progress,* un groupe de pression utilisant Internet pour peser sur les partis politiques en matière de libertés publiques, notamment au moyen de pétitions en ligne à grande échelle. Il est suivi et soutenu par tous les géants du web et la proposition de loi finit par être suspendue.

Mais son activisme s'étant intensifié, la réaction de l'Etat ne se fait pas attendre. Les chefs d'inculpation contre Aaron passent de 4 à 13.

Bien avant Edward Snowden, Aaron Swartz s'était inquiété de l'espionnage des citoyens par son propre gouvernement. Avant sa mort, il travaillait sur SecureDrop, un site de protection des informations, notamment pour permettre aux lanceurs d'alerte d'envoyer leurs documents sans mettre en péril leur sécurité. Cette boîte informatique sécurisée passe par… TOR. Ce fameux TOR dont le gouvernement français veut aujourd'hui bloquer ou interdire les communications.

J'ai été assez sidérée cette année, lorsque la proposition de loi sur le renseignement a été élaborée, de voir si peu de réactions de la part des journalistes. Cette loi faite dans l'urgence et l'émotion des attentats du début d'année, touche fondamentalement à nos libertés individuelles en tant que citoyens, mais aussi en tant que journalistes, car nos sources ne seront plus en mesure d'être sécurisées. Et ceux qui pouvaient dire « nous avons toujours les messageries cryptées », risquent bientôt de ne plus le pouvoir.

En regardant ce documentaire, nous sommes plusieurs fois amenés à nous dire « à quoi bon ». Mais la ténacité d'Aaron Swartz, cette résistance dans un domaine qui nous semble encore méconnu, a fait basculer des propositions de lois, a poussé le gouvernement à considérer que la minorité experte d'un media qu'ils peinent à comprendre peut avoir raison. Peut-être nous manque-t-il cela en France : une figure engagée, des collectifs qui puissent travailler de pair avec le législateur. Certes, la Quadrature du Net fait un formidable travail de pédagogie et d'activisme mais elle manque de ressources humaines et financières. Au Parlement européen, European Digital Rights, l'association de défense des libertés numériques, compte une poignée d'individus là où 20 personnes seraient nécessaires pour couvrir tous les dossiers et assurer un lobbying efficace.

Le legs d'Aaron est immense dans le domaine informatique et dans celui du cyber-militantisme. Au-delà de la perte humaine, on ne peut que regretter la perte d'un esprit libre, d'un surdoué rebelle, d'un membre de cette génération qu'on appelle les enfants d'internet.

Après sa mort, deux sénateurs américains feront réformer la loi de 1986 autour de la fraude informatique. Cette nouvelle loi s'appelle *Aaron's Law Act.*

AARON SWARTZ, Ou la mythologie régénérée

« Il existe des lois injustes. Devons-nous y obéir, devons-nous lutter pour les amender et y obéir jusqu'à ce que nous ayons réussi à les abroger… Ou devons-nous les transgresser d'emblée ? »

Olivier Cachin, journaliste, écrivain, conférencier et animateur radio sur Mouv. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrage sur la musique et les cultures urbaines.

La question posée par Henry David Thoreau ressemble à une de ces prophéties auto réalisatrices qui hantent les mythologies antiques et nous amène à envisager une transgression instantanée. L'injustice n'est-elle pas un fléau à combattre « par tous les moyens nécessaires », comme disait Malcolm X ? Dans le rôle du Chevalier Blanc cybernétique, Aaron Swartz était le casting idéal. Jeune, d'une beauté fuyante qui est celle des timides au bord de l'autisme, doté d'une intelligence supérieure… Mais avec une faille de taille. Dans l'argot du rap, il était ce que l'on appelle un « babtou fragile » (verlan de « toubab », terme africain désignant une personne de race blanche), soit en langue usuelle un Blanc aux émotions exacerbées. Ces émotions qui, combinées à une pression phénoménale, l'ont amené à commettre l'irréparable. Suicidé dans son appartement de Brooklyn le 11 janvier 2013. Son corps a été découvert par Taren Stinebrickner-Kauffman, sa fiancée. Pendu. À l'âge de 26 ans.

Arrêté deux ans plus tôt presque jour pour jour sur le campus de Harvard par un agent de services secrets, Aaron a à bien des égards été traité avec plus de vice qu'un terroriste ayant participé à l'éradication des tours jumelles. Son crime ? Avoir copié la quasi intégralité des informations contenues dans JSTOR, une base de données du MIT (l'Institut de Technologie du Michigan) contenant une somme considérable d'articles académiques, d'abord via son compte officiel en tant que chercheur de l'université d'Harvard, puis une fois bloqué pour cause de download trop important via un ordinateur qu'il a branché directement sur le disque dur du MIT. Le computer d'Aaron est découvert par des employés dans le placard où il l'a installé. Plutôt que de le débrancher, les autorités de l'université préfèrent le laisser en place et installent une caméra vidéo pour identifier le coupable. Souriez, Big Brother vous a filmé.

S'en suivra une avalanche de péripéties, un effet papillon, ou plutôt un effet bombe atomique, qui va amener le jeune prodige à la mort. Un million de dollars de frais de justice, traité comme une menace à la société, l'épée de Damoclès d'une peine de prison ferme, lesté d'un casier judiciaire… Tout ça pour des « computer crimes » sous-tendus par une philosophie pourtant fort noble : l'information devrait appartenir au Peuple, et non à des corporations qui la séquestrent et la diffusent uniquement pour en tirer un profit financier.

Lorsque j'ai vu le film documentaire *The Internet's Own Boy : The Story Of Aaron Swartz,* j'ai découvert la triste saga d'Aaron. Un lutin du web qui durant sa courte vie a eu une incidence immense sur le fonctionnement d'internet (voir sa page Wikipédia, site auquel il a beaucoup collaboré, pour mesurer l'importance de ses engagements, de ses découvertes, de son activisme).

Première constatation : je suis persuadé que, quelque part à Hollywood, sur le bureau du boss d'un studio de production, peut-être celui d'Harvey Weinstein, se trouve le *draft* d'un scénario basé sur la destinée fulgurante d'Aaron. Leonardo Di Caprio est peut-être un peu âgé pour le rôle, mais on imagine bien un Jesse Eisenberg, qui joua Mark Zuckerberg dans The Social Network de David Fincher, incarner cet Icare idéaliste et libertaire qui se brûle les ailes face au monstre sans visage qu'est le Pouvoir en place. J'en suis persuadé : d'ici au pire quelques années, Aaron sera ressuscité par la magie du

grand écran dans un *blockbuster* plein de suspense, même si sa triste fin obligera à une dérogation au Happy End de tradition dans la ville du rêve sur pellicule (enfin, sur image digitale désormais).

Deuxième réflexion : en découvrant l'histoire de l'enfant du web, le Zorro 2.0, j'ai vu défiler dans ma tête les images du générique d'un feuilleton des années 1970, Amicalement Vôtre (*The Persuaders* en VO). On y voyait en quelques secondes l'évolution parallèle des deux héros, incarnés par Roger Moore et Tony Curtis. L'un est né riche et passe d'un bureau de directeurs à un match de polo pendant que l'autre est né pauvre et grandit dans le ghetto, faisant de l'argent par tous les moyens possibles, jouant aux courses, flirtant avec l'illégal. Dans mon analogie mentale, Roger Moore était Aaron Swartz et Tony Curtis Eazy-E, le fondateur du groupe de rap NWA, Niggaz With Attitude. Poursuivons cette analogie : comme Swartz, NWA s'est trouvé confronté à un coup de pression venu des autorités, en l'occurrence le FBI.

Car qu'est-il vraiment arrivé à ce groupe qui a défrayé la chronique et a mis sur la carte de la musique populaire le gangsta rap, cette version ultra violente du hip-hop, à la fin des années 1980 ? Suite à la sortie de leur premier album Straight Outta Compton (album qui donna son titre au biopic hollywoodien sorti fin 2015 racontant leur ascension), NWA reçoit une lettre. Elle vient du FBI, qui s'insurge contre une des chansons de l'album, « Fuck Tha Police ». Le manager de NWA, un juif de Cleveland qui s'était occupé des tournées américaines de David Bowie et Van Morrison, est terrifié. Eazy-E, le leader du groupe, aussi. Ils savent que le FBI, fondé par le machiavélique J. Edgar Hoover, est un organisme qui a brisé plus d'un syndicat, individu, parti et collectif noir ou blanc au fil des ans.

La première réaction est la peur. Ils ont tué Malcolm X, diront ceux qui sont toujours prompts à hurler conspiration. Pas faux, ceci étant dit. Et puis l'idée, lumineuse, celle qui change tout et renverse la vapeur : évoquer le premier amendement de la constitution américaine garantissant la liberté d'expression. L'arme fatale de la constitution, le pilier de la mentalité américaine, l'ultime consensus. Et en lieu et place de l'autocensure demandée avec un ton menaçant par les agents du Bureau, une vérité remonte à la surface : la lettre du FBI n'a pas été envoyée par la direction de l'institution mais par un de ses zélés employés. L'homme parlait au nom de l'institution sans avoir été mandaté pour le faire, et a du coup été désavoué par ses boss. Le FBI, tout en étant en total désaccord avec la philosophie du titre « Fuck Tha Police », reconnaît que le groupe a le droit d'exprimer sa haine des uniformes bleus du LAPD (*Los Angeles Police Department*). Liberté d'expression 1, censure 0. Résultat : pas de procès ni de flingage à la Malcolm X, pas non plus de suicide, mais une pub gratuite et un élément de plus dans le *storytelling* qui régit la vie des personnes publiques. NWA est devenu « le groupe qui a défié le FBI », et a élargi sa légende. Eazy-E est mort prématurément lui aussi, mais contrairement à Aaron, ce n'est pas la pression du Pouvoir qui a eu raison de sa vie, c'est la maladie : atteint du sida, il s'est éteint à l'âge de 30 ans, au sommet de sa gloire.

La mort violente est le raccourci vers l'immortalité d'une réputation dans le cybermonde. Aaron Swaartz, à cause de sa fin tragique, est devenu une icône évoquant parfois, dans un domaine de compétence différent, Kurt Cobain, le chanteur suicidé du groupe Nirvana, qui a représenté le renouveau rock des années 1990. Le point commun entre Aaron Swartz et Kurt Cobain ? Tous deux auraient été sous les feux de l'actualité pendant longtemps s'ils avaient survécu à leurs démons et à leur culpabilité intrinsèque. Ce n'est pas leur mort tragique qui a fait leur légende, c'est ce qu'ils ont fait de leur vie. Aaron a failli faire partie du « club des 27 », que Kurt a rejoint le 5 avril 1994 en se faisant exploser le caisson avec un fusil de chasse dans une maison solitaire.

Leur fin prématurée nous rappelle qu'un génie, c'est fragile. Un babtou aussi. Aaron, s'il était né à Compton, aurait été parfait dans le rôle de l'intello du

gangsta rap au sein des Niggaz With Attitude. Le cerveau d'une Bande à Bonnot rapologique. S'il avait assimilé les codes du hip-hop, il aurait lui aussi su que l'unique façon d'échapper à l'aura mortifère d'une attaque étatique est retourner sa propre violence contre elle, de faire face au châtiment demandé en lançant une contre-attaque propre à renverser les rôles. Transformer l'assaillant en victime. Comme au kung-fu. MC Aaron en *sifu* (maitre en chinois) des années 2010, le nerd devenu geek qui balance un *side kick* au procureur général Carmen Ortiz. Une uchronie qui nous séduit.

« Montrez ma tête au Peuple, elle en vaut la peine », avait dit Danton avant d'être guillotiné. La tête d'Aaron Swartz, elle, n'a pas fini de hanter la conscience de ceux qui l'ont poussé à la mort, et de surgir sur les internets comme un totem, un symbole de la lutte du David altruiste contre le Goliath de la répression. Les accomplissements d'Aaron Swartz resteront dans le cœur de la nation cyber reconnaissante, qui lui assurera une pérennité électronique confinant à l'immortalité.

Comme une mythologie antique régénérée.

On a tous quelque chose en nous d'AARON SWARTZ...

Jean-Philippe Denis, RITM, Université Paris-Sud.

Jean-Philippe Denis est Rédacteur en Chef de la Revue Française de Gestion (RFG). Initiateur et animateur du partenariat RFG – XERFI http://www.xerficanal.com , il est par ailleurs chroniqueur à The Conversation France.

jean-philippe.denis@u-psud.fr

Je ne me souviens plus quel jour c'était. Mais je sais parfaitement que c'est par téléphone que la nouvelle m'est arrivée. Il était mort. Je ne sais même plus quel âge il avait. De mémoire, je dirais 29 ans. On était en 2006. Ou 2007. Ca non plus, je ne sais plus. Puisque depuis tout ce temps, je consacre une énergie considérable à ne pas y penser. Même si les larmes, qui me chopent souvent par surprise, reviennent avec régularité faire couler ce jour enterré dans une vie antérieure.

Ce n'est donc pas tout à fait un hasard si les deux morceaux par lesquels je suis rentré dans l'univers du rappeur Booba, c'est : « Ma définition » et « *Pitbull* ». D'un côté, ce « on y pousse un peu d'travers / Skate, BMX, et puis nique la RATP / Tout ça rythmé de rap music ». De l'autre, ce sample de Mistral Gagnant, sur « *Pitbull* ». Mistral Gagnant, peut-être ma chanson préférée, sans doute parce qu'elle me fait tant penser à lui. En tout cas c'est celle-là que j'ai choisie de chanter le jour de l'enterrement de sa grand-mère. A sa mémoire à lui, bien sûr, d'abord. Et puis pour elle, qui venait d'enterrer un fils et un petit-fils, en quelques semaines. Juste avant de partir à son tour.

Après avoir chanté, avant de la laisser partir, j'avais aussi lu le poème de Rimbaud. Celui où il est question d'un dormeur. Le dormeur du val. Ce poème que sa grand-mère, qui était aussi la mienne, m'avait fait travailler quand j'étais gamin. Ce dormeur du val, qui avait ce jour-là, c'était pour moi l'évidence, le visage de son petit-fils. Pas moi, l'autre. Celui qui était décédé. D'une virée en boîte qui avait mal tournée, paraît-il. Qui aurait fini d'abord en baston, dehors. Et pour lui, en bas d'une falaise. Sans vie.

Quand ça vous tombe dessus, vous n'êtes pas prêt. Puisque rien ne peut vous préparer à ça. Toutes les images se bousculent alors : la petite fille qui grandira sans son Papa ; les conneries qu'on faisait gamins, pendant les vacances ; le dîner, quelques semaines avant, quand il racontait sa passion de photographier les yeux des gens, « parce que les yeux c'est l'âme… » ; et puis ses galères éternelles aussi, comme cette fois où il avait planté sa 205 GTI dans un arbre et où il aurait logiquement déjà dû y rester. D'ailleurs, c'était bien le seul d'entre nous, quand on était gamins et qu'on faisait du vélo, à avoir réussi cette performance : finir dans un pare-brise de bagnole, avec fracture du crâne à la clé.

Je me souviens d'avoir écouté du rap, à l'époque, avec lui. Je me disais qu'il tournait mal. Qu'il écoutait quand même des trucs bizarres, de ces trucs que je n'écoutais plus de mon côté depuis longtemps, en tous les cas depuis que j'avais sérieusement envisagé que désormais les études c'était fini. Qu'il fallait être un peu sérieux. Donc avoir des gamins et gagner sa vie.

Quand il est décédé, il me semblait sur le point d'entrevoir une porte de sortie. Je le trouvais plus apaisé. Il avait quitté la région parisienne et les quartiers qu'il fréquentait. Il s'était séparé de sa compagne. Le virage, disait-il, n'avait pas été trop mal négocié pour la petite puisqu'ils avaient réussi à ne pas (trop) se déchirer.

Parti dans le Sud, il comptait y rester. Il avait le soleil. Il allait ouvrir son garage à lui, c'était sûr, un jour ou l'autre. Je crois même qu'il s'était trouvé une nouvelle amie : Celle que j'ai rencontrée le jour de son enterrement, et qui a choisi du Bob Marley comme bande-son de son enterrement.

Pourquoi c'est à tout ça en général, et à lui en particulier que j'ai pensé la première fois que j'ai croisé Aaron Swartz ? Parce qu'il n'était pas encore mort à

l'époque, Aaron, mais il me faisait terriblement penser à lui. Parce que dans les combats d'Aaron, je retrouvais une partie des siens, et puis des miens. Sauver la liberté de l'internet, parce que c'était aussi le moyen de scier potentiellement ces barreaux qui empêchent des gamins de quitter la cité où ils sont parqués. Alors oui, ce « hacker », comment ne pas être séduit ? Comment ne pas l'aimer, ce David qui décide de s'attaquer à tous ces Goliaths qu'on a tous tant vomis ?

Quand j'ai appris la mort d'Aaron, comme tous ceux qui avaient eu vent de son histoire et de son parcours, j'ai évidemment été bouleversé. Et pour toutes les raisons exposées précédemment, je l'ai même été un peu plus que ça. Parce qu'au fond, la corde d'Aaron, elle ressemblait à s'y méprendre au bas de cette falaise dans laquelle il était tombé. Ou, peut-être, on l'avait poussé.

Etrangement, le décès d'Aaron m'a éloigné d'un quelconque intérêt pour la question de l'*open access*. Sans doute parce que c'était le gamin qui me touchait, son énergie, plus que le sens de son combat. Parce que c'est comme ça que moi j'avais résolu la question : relire Bourdieu, repenser à Foucault. Et puis retenir aussi de Girard des choses essentielles.

J'avais donc depuis longtemps déjà perdu foi dans les hommes en général, et dans l'Homme en particulier. Cela faisait longtemps que j'avais compris que l'enfer du lendemain était toujours pavé des bonnes intentions d'aujourd'hui. Et, dans ces conditions, il me semblait déjà pas si idiot d'essayer de ne pas trop mal se débrouiller. D'avancer dans une vie où l'essentiel est de survivre, en nageant, et surtout en évitant de s'arrêter sur les berges illuminées de désirs que se disputent les connards et les cinglés.

Changer définitivement le monde, cela faisait longtemps que j'avais préféré laisser ça aux politiques en quête de victoires électorales. Puisque c'était bien depuis la nuit des temps que les riches exploitaient les pauvres. Et qu'en ce domaine l'imagination humaine est fertile et les voies sans limites…

Quand *The Internet Own Boy* est sorti, je l'ai regardé le jour même. J'ai été comme tout le monde épaté par le parcours, par le génie, par les rêves, par la folle ambition. Je n'ai pas éprouvé le besoin de le revoir pour comprendre que derrière l'étendard d'Aaron, c'était désormais le débat sur l'*open access* qui grondait, toujours davantage.

J'ai assez vite compris que j'en avais au fond rien à foutre. Parce que j'ai vu clair dans l'inanité de ce combat-là, ou à tout le moins dans les motifs qui le justifient. Puisque s'il suffisait de donner libre accès à des articles pour qu'on les lise, alors les profs de collège et de lycée n'éprouveraient pas tant de mal. Ils ne s'échineraient pas tant à faire lire les gamins qui y sont récalcitrants. Parce que trop peu d'articles de mon domaine me semblaient aussi suffisamment importants, gouvernés par autre chose que l'espoir d'une notoriété accrue pour leur auteur, pour qu'on se batte ainsi au risque de sa vie pour les rendre disponibles. Accessibles à tous, comme on dit. J'en ai même fait une chronique, où j'invitais à ne pas mourir pour l'open access, maintenant qu'Harvard y a vu d'abord le meilleur moyen d'augmenter l'impact des travaux et de la visibilité de ses profs. A l'heure d'un nouveau monde numérique où plus que jamais le « winner take-it-all », et le reste du monde se partage les miettes.

Aaron, je l'ai donc progressivement laissé de côté. Tant à l'évidence sa figure était déjà instrumentalisée par ceux qui avaient d'abord le plus intérêt à l'accès ouvert. Et que dans ce contexte, on ne se soucie jamais des employés des maisons d'édition qui pourraient bien être emportés avec l'eau du bain de ces éditeurs qui en auront, à l'évidence, profité plus que de raison.

Dans ce monde qui s'annonce, où l'*open access* était sur le point de rendre le fort encore plus fort, et le faible encore plus faible, où la seule loi qui allait s'imposer était celle de la jungle, j'ai donc cherché d'autres moyens pour être fidèle aux mémoires de ceux qui y ont laissé leurs peaux.

C'est comme ça que je suis arrivé à examiner la question du hip-hop en général, et celle du rap en particulier. A cette manière d'honorer le corps, et de

mettre en mots, en images, en musique les maux pour mieux les conjurer. Ces rimes, ces f*lows*, ces samples qui sont sources de régénération stratégique puisqu'ils permettent de reprendre la prise de parole : « des risques et du son, ma définition », rappe ainsi Booba.

Cette musique, cette poésie d'un nouveau genre, enclenche des effets. Elle vous rentre dans le sang, vous prend le cerveau, vous cogne au corps. Le Hip-Hop n'attend pas que vous veniez le lire ou l'écouter, il s'impose à la force de mots balancés comme des poings. Puisque c'est le seul moyen d'avancer quand on ne s'est jamais senti à sa place : « Le ciel sait que l'on saigne, sous nos cagoules… », rappe Booba dans *Pitbull*. Avec le rap, vous découvrez que vous n'êtes pas le seul à saigner. Et vous y puisez une force neuve : celle que vous procure le collectif, quand vous découvrez qu'un destin commun lie les dominés.

Quand je me suis intéressé à l'industrie du Hip-Hop, j'ai découvert le traumatisme qu'avait constitué le décès de 2 Pac. Que *Biggie Small* aussi faisait partie du panthéon des fantômes. Et que c'est aussi cela qui rend la culture américaine proprement fascinante et révulsante : elle vénère l'égalité des chances ; pour y parvenir, elle donne le droit à porter des armes et le grave dans le marbre de sa constitution. Elle transpire par tous les pores le droit au rêve américain pour tous ; et c'est par les armes qu'y périssent d'abord les minorités, notamment blacks. Moralisatrice, elle se fout finalement comme d'une guigne de la morale.

Le juge vous y persécutera tout simplement parce que vous n'aviez pas le droit ; et le plus sacré des droits, là-bas, c'est celui de la propriété. Que cela vous/nous plaise ou non, c'est le Eastwood de Gran Torino qui la représente mieux que quiconque, cette Amérique-là. C'est celle-là que voulait aussi défier Aaron Swartz. Et c'est elle qui aura gagné le combat au nom d'un principe supérieur sans lequel la société multi-cultuelle américaine s'effondrerait du jour au lendemain sous le poids des tensions entre ses communautés.

Quand après le rap US, après les Jay-Z et autres Kanye West, je me suis intéressé au rap français, c'est Bram's que j'ai trouvé. Ce meilleur pote de Booba et de quelques autres. Qui s'est suicidé en se jetant par la fenêtre. Si j'ai bien compris, il n'a jamais réussi, lui, à quitter le quartier. C'est avec lui que Booba traînait sur l'allée. C'est pour lui que Booba porte un numéro tatoué sur le visage : « Le négro nous a quittés, j'me suis fait tatouer le 7 ». Un Bram's, omniprésent. Comme une figure de l'impossibilité, en dépit des succès, en dépit de tout ce qu'on veut, de vaincre ses démons. Qui ne s'est pas pendu, à la Aaron Swartz, qui n'est pas non plus « tombé » d'une falaise, mais qui s'est jeté par la fenêtre. Ce Bram's, conté dans cette chanson sublime qu'est « 2 Pac » de Booba. Auquel le clip de « Comme une étoile » rend hommage. Ce Bram's, auquel est dédicacé chaque concert de Booba, comme en témoigne le clip de « Paname ». Ibrahim, dit Bram's.

Alors avec quelques années de recul et de plus, je me dis qu'on a bien tous quelque chose en nous d'Aaron Swartz désormais. Mais juste quelque chose.

Parce que le rêve de l'internet libre, c'est aussi celui sur lequel des pédophiles exhibent des photos d'enfants qui jouent avec les zizis des adultes, sur Twitter ou ailleurs. Parce qu'on est un peu trop vieux pour croire en ce rêve naïf qu'un jour dans les boîtes de nuit, il pourrait ne plus y avoir de carrés VIP où le champagne coulerait à flots et où certains se retrouveraient entre gens biens. Là où on ne se tape pas dessus. Et où il y aura toujours quelqu'un qui rêvera d'en être. Parce que m'empêcheront toujours de dormir ces images de la révolution égyptienne qui finit par un bain de sang et de viols, place Tahrir. Parce que les hommes deviennent fous sous l'emprise de la force de la foule.

Alors, à choisir, d'Aaron Swartz je conserve d'abord cette éternelle mauvaise conscience de celui qui a quitté son quartier, qui en laisse certains derrière lui et qui pleure de ne pouvoir emmener tout le monde. D'Aaron Swartz,

je retiens qu'il lui aura manqué de ne pas être allé à Harvard plutôt qu'au MIT, où il aurait peut-être été mieux formé à l'art de la patience et de la stratégie. Où on lui aurait enseigné l'art de boxer avec les armes de l'adversaire pour mieux l'abattre. Parce qu'il se serait peut-être moins laissé grisé par le rêve d'un internet qui, un jour pourrait être libre. Et celui d'une connaissance qu'il suffirait de rendre accessible (« open ») pour qu'on la lise et que cela change la marche du monde.

Si tel avait été le cas, Aaron serait peut-être toujours en vie. Au bas de la falaise, on aurait peut-être rien retrouvé, en tout cas pas un corps sans vie. Et puis ainsi armé, Bram's, peut-être, comme d'autres, n'aurait pas choisi d'abord de renoncer.

Et puisqu'on aime aussi la dialogique complexe d'Edgar Morin, on se dit : heureux de cultiver ce quelque chose que nous avons tous en nous d'un Aaron Swartz ou d'un Bram's. Mais en se battant tous les jours pour que cela dure le plus longtemps possible. Donc en conservant d'abord l'exemple de ceux qui tiennent plutôt que de ceux qui lâchent et font le choix de mettre fin au chemin. Ou prennent trop de risques pour ne pas finir planté dans un arbre ou au fond d'un précipice.

Alors s'impose le meilleur exemple, Steve Jobs : et si après tout, la mort c'était le plus beau cadeau de la vie ? Et si, se souvenir que l'on va un jour mourir, cela restait d'abord le meilleur moyen de ne jamais lâcher et d'arrêter de croire que l'on pourrait avoir quelque chose à perdre ? Et si penser qu'un jour, comme Aaron, comme Biggie, comme 2 Pac, comme Bram's, comme lui, on finira sans souffle, cela était d'abord le moyen de se mettre à nu, et de considérer que le meilleur de nos passions, toujours, doit nous guider ? Et si c'était le moyen de penser effectivement que tout le reste, après, c'est juste secondaire ?

Voilà. Je ne sais pas si Noah Swartz, le frère d'Aaron, lira ce texte. Mais je voulais juste lui dire que j'ai eu le sentiment de le comprendre parfaitement en le lisant. Que j'imagine parfaitement combien être le frère d'un mort, au surplus adulé, ce n'est pas ce qu'il y a de plus simple. Et qu'il devrait donc aujourd'hui s'essayer à rapper plus grand que lui-même, mais d'abord pour lui-même. Parce qu'il y trouvera une force neuve : celle de continuer.

Ce combat-là est gagnable. Il est aussi la meilleure des protections contre ceux qui projettent en Noah Swartz ou d'autres l'image du modèle que représentait le frère disparu, mais qui n'est forcément le combat de ceux qui sont restés en vie. Certains sont évidemment sincères. D'autres peuvent avoir d'autres idées en tête. De celles qui vous font trébucher, un jour, du haut d'une falaise. Les poches vides. Sans téléphone, ni portefeuille. Puisque on a pris soin de vous les voler avant de vous pousser en bas.

Le combat pour l'accès ouvert n'est finalement pas grand-chose à côté de celui pour l'appétit de savoir et de connaître. Parce que c'est ça qui, d'abord, libère et émancipe. Et ce combat-là, il ne se gagne par l'espoir qu'un jour le monde pourrait marcher différemment. Mais par l'expérience, et donc à force de coups dans la gueule donnés et reçus. Jusqu'au gong final. En souhaitant qu'il sonne le plus tard possible.

www.management-aims.com